

Une lettre à Sebastien Chapleau de la part d'une collègue québécoise

—Suzanne Pouliot



Cher Sebastien,

Dès que je me suis intéressée à la littérature pour l'enfance et la jeunesse, j'ai constaté, à l'époque, le peu de reconnaissance institutionnelle pour cette littérature caractérisée par ses destinataires, du moins chez les littéraires. Était-ce de la littérature? demandaient-ils. La réponse m'étonnait et me surprenait. Préoccupée par la lecture des très petits, des petits et des plus grands, il me semblait que cette littérature, celle dont on ne reconnaissait alors aucun statut, aucune légitimité, constituait, pourtant, la voie royale pour accéder à la littérature sous toutes ses formes. Constituée de mots, de récits, de personnages, de lieux connus, moins connus, voire inconnus, de périodes historiques riches en trésors, de paysages fabuleux illustrés ou décrits, cette littérature rejoignait des millions d'enfants et de jeunes. Pourquoi cette faible reconnaissance

institutionnelle? Afin de répondre à cette question, je ferai un long détour historico-culturel, en partant du Québec, province francophone de 7,8 millions d'habitants dont 81% de la population parle français.

Au Québec, la littérature pour la jeunesse est assez récente et apparaît avec la démocratisation de l'enseignement et l'enseignement obligatoire. Au Québec, la loi qui oblige les enfants de six à seize ans à fréquenter l'école date de 1943. Certes, il y avait des écoles avant cette date puisque, au milieu du XIX^e siècle, les inspecteurs d'école distribuaient des livres de récompense aux élèves les plus méritants, sans pour autant qu'il y ait eu une édition locale. Les livres offerts venaient principalement de France et de Belgique. Pour contrer le colonialisme culturel franco-européen, la revue *L'Oiseau bleu* est fondée en 1920 par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et



Située aux confluents de plusieurs influences littéraires (britannique, française, anglo-canadienne, états-uniennes), la littérature pour l'enfance et la jeunesse produite au Québec (LEJQ) cherche à se démarquer de celles-ci en innovant au plan formel et textuel, tout en abordant, sous différents angles, des sujets longtemps négligés.



sera publiée jusqu'en 1940. Grâce à la revue, de nombreux auteurs aussi bien masculins que féminins ainsi que des illustrateurs ont profité de cette tribune pour se faire connaître. En outre, la Loi Choquette (1925–1965) va désormais obliger les commissions scolaires à acheter la moitié des livres de récompense au Québec ou au Canada francophone. C'est dans un tel contexte que l'édition pour la jeunesse a vu le jour. Pendant cette longue période qui s'étendra jusqu'aux années 1970, la littérature pour la jeunesse sert à véhiculer les valeurs nationalistes associées à la conservation de la langue française en territoire canadien et nord-américain et la religion catholique, mais aussi à se démarquer et à se dissocier de la littérature franco-européenne, dans un mouvement postcolonial. Dans cet environnement idéologique, une littérature voit le jour et cherche à s'affirmer. Des éditeurs laïcs et religieux consacrent une part importante de leur programme éditorial aux élèves du secondaire et

aux étudiants du collégial, négligeant les petits.

En 1970, le vent éditorial tourne. De nouvelles maisons d'édition dont l'offre de lecture est humoristique, fantaisiste et moderne voient le jour. Ces maisons affirment leur modernité, recrutent de jeunes auteurs et encouragent les illustrateurs de toutes les tendances esthétiques. Ces livres écrits pour des jeunes et des enfants par des adultes s'inspirent des courants pédagogiques avant-gardistes, séduisent un jeune lectorat avide d'aventures loufoques, et misent sur la tendresse, l'intelligence, l'imaginaire et la sensibilité de ces zéro à seize ans. Le monde de l'enfance est exploré sous diverses formes et l'album occupe un espace éditorial important. Les parutions destinées aux enfants et aux jeunes sont toujours écrites par des adultes, mais la génération d'auteurs est branchée sur les valeurs de l'enfance: la naïveté, la découverte, l'authenticité, le questionnement du monde, l'approche ludique, la spontanéité. . . . Désormais, les jeunes lisent pour s'amuser, se

distraire et non seulement pour s'instruire. Le plaisir de lire et d'écrire occupe l'avant-scène éditoriale depuis cette période.

Située aux confluent de plusieurs influences littéraires (britannique, française, anglo-canadienne, états-uniennes), la littérature pour l'enfance et la jeunesse produite au Québec (LEJQ) cherche à se démarquer de celles-ci en innovant au plan formel et textuel, tout en abordant, sous différents angles, des sujets longtemps négligés. Les auteurs adoptent le point de vue de l'enfant sans pourtant l'infantiliser, s'intéressent au monde des adolescents et des adolescences sans les juger et les semoncer. Sous l'influence du féminisme, les personnages féminins s'imposent sur la scène éditoriale, prennent la parole et revendiquent leurs droits. S'il y a eu une période de littérature *de* jeunesse, désormais il y a une littérature *pour* l'enfance et la jeunesse. Au XXI^e siècle, les destinataires ciblés (les zéro à seize ans) s'identifient et s'affirment dans les univers fictionnels qui leur sont offerts. Ils y retrouvent leurs facéties, leurs bêtises mises à nu, leurs rêves, leurs déceptions aussi. Les documentaires, pour leur part, traitent des univers qui les interpellent de l'infiniment petit à l'infiniment grand et provoquent leur curiosité au moyen de documents interactifs. En somme, le monde de l'enfance et de l'adolescence est désormais investi de belle

façon, au plan éditorial, et s'inscrit dans l'univers plus large de la culture qui leur est destinée (mode, vidéo, cinéma . . .). Cette littérature marquée et ciselée par ces destinataires forme un lectorat littéraire avide, curieux et soucieux de modernité.

Les transformations et les mutations subies par cette littérature depuis les années 1970 sont fascinantes, car elles décrivent, tant en surface qu'en creux, les diverses tendances sociales, environnementales, esthétiques et politiques qui traversent et alimentent le Québec moderne. On peut penser que cette littérature (LEJQ) qui cherche à se démarquer et à s'imposer à l'extérieur de ses frontières géopolitiques peut être étudiée, analysée et comparée dans le cadre des « cultural studies ». Ces études consacrées à la culture ne peuvent plus ignorer la contribution de la LEJQ à la constitution d'une société « distincte » et soucieuse de sa survie en territoire anglo-saxon.

Je ne suis pas rentrée dans tous les détails institutionnels qui alourdissent et minimisent la place occupée par la littérature pour l'enfance et la jeunesse (LEJ) dans les pays impérialistes où la littérature générale occupe un créneau si important qu'elle nuit à la légitimité d'une littérature pour l'enfance et la jeunesse ou du moins à une reconnaissance institutionnelle. Mais ce que je sais, c'est que la LEJ forme l'enfance et la jeunesse, lui donne des outils pour survivre dans

le monde des adultes et reconforte les petits et les plus grands dans leur quête d'identité personnelle, spirituelle et culturelle. Les mots et les illustrations qu'ils croisent les rassurent et donnent sens à leur vie. Dans cette aventure au pays de l'imaginaire aux mille facettes, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport québécois (MÉLSQ), en concertation avec Communication-Jeunesse et d'autres organismes voués à l'enfance et à la jeunesse, tout comme différents programmes d'aide financière, qu'ils soient provinciaux et fédéraux, soutiennent, depuis le milieu des années 1970, cette littérature minoritaire sur l'échiquier nord-américain. Ils encouragent de diverses façons le marché du livre et son commerce et soutiennent les auteurs et les illustrateurs lors de leur tournée dans les écoles, les bibliothèques et les Salons du livre. Les intérêts poursuivis, par les uns et les autres, sont à la fois éducatifs, politiques, culturels, littéraires et économiques, et s'inscrivent dans

un vaste projet qui est celui de l'alphabétisation de citoyens et de citoyennes en émergence. Le « capital symbolique », en référence aux propos du sociologue Pierre Bourdieu, a pris de l'expansion, s'affirme et s'affiche sur la place publique avec de plus en plus d'insistance. Des prix importants comme celui du Gouverneur général attribué au texte et à l'illustration sont remis annuellement et soulignent la contribution des créateurs littéraires pour l'enfance et la jeunesse.

Je ne sais si ces informations te seront utiles, Sebastien, mais, en ce qui me concerne, elles m'auront permis de faire sommairement le tour du jardin de cette « république de la littérature pour l'enfance et l'adolescence », présente au Québec.

Avec mes salutations cordiales,

Suzanne Pouliot, Ph.D.
Université de Sherbrooke

Professeure titulaire à l'Université de Sherbrooke et cochercheure au Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Suzanne Pouliot a obtenu le Prix Frances Russel (IBBY Canada) pour ses travaux de recherche en littérature de jeunesse. Elle a été conservatrice pour deux expositions (*Éditeurs québécois des années 1940 et 1950 pour l'enfance et la jeunesse* et *Mutations de l'illustration en littérature de jeunesse de 1920 à 2000*). Elle a signé des articles, des chapitres de livres, et des livres et dirigé ou codirigé des numéros de revues en plus de corédiger avec Johanne Lacroix, un essai consacré à *Michèle Marineau* (2005) aux Éditions David.